

J'AI VU – LE THÉÂTRE DOCUMENTAIRE CLUB SANDWICH MAYONNAISE

CHRISTINE GOYETTE
Psychologue, membre de l'OPQ

info@drchristinegoyette.com

JOHANNE DE MONTIGNY
Psychologue, membre à la retraite de l'OPQ

jo.de.montigny@videotron.ca

RÉSUMÉ

Cet article propose une réflexion à deux voix sur la pièce de théâtre documentaire Club Sandwich Mayonnaise de Manuelle Légaré, présentée à l'Usine C en avril 2026. À partir d'un échange entre les autrices, qui ont assisté à la représentation le même jour, le texte met en dialogue leurs résonances respectives et les éléments qui les ont, chacune, particulièrement interpellées. Ancrée dans une démarche de théâtre documentaire, la pièce tisse ensemble le vécu intime du deuil, des données contextuelles et des perspectives issues du champ social et clinique. Elle ouvre ainsi un espace de réflexion sur l'aide médicale à mourir (AMM), sans en réduire la complexité. À travers ce dialogue, les autrices mettent en lumière la portée du théâtre comme lieu de pensée partagée, où l'expérience singulière peut entrer en résonance avec celle des autres.

Mots clés

Aide médicale à mourir (AMM), deuil, théâtre documentaire.

ABSTRACT

This article offers a two-voiced reflection on the documentary theatre piece Club Sandwich Mayonnaise by Manuelle Légaré, presented at Usine C in April 2026. Drawing on an exchange between the two authors, who attended the performance on the same day, the text brings into dialogue their respective resonances and the elements that each found particularly striking. Rooted in a documentary theatre approach, the piece weaves together the intimate experience of grief, contextual data, and perspectives from the social and clinical fields. In doing so, it opens a space for reflection on medical assistance in dying (MAiD) without reducing its complexity. Through this dialogue, the authors highlight the potential of theatre as a space for

shared reflection, where individual experience can resonate with that of others.

Keywords

Medical assistance in Dying (MAiD), grief, documentary theatre.

1. J'AI VU – LE THÉÂTRE DOCUMENTAIRE CLUB SANDWICH MAYONNAISE

Inspirées par la rubrique “J’ai lu”, nous avons eu envie de dire “J’ai vu”. Réunies le 11 avril 2026 pour la représentation de la pièce de théâtre de Manuelle Légaré, Club Sandwich Mayonnaise, puis pour l’échange animé par Johanne de Montigny avec l’auditoire, nous avons été portées par un même élan : celui de témoigner.

Présentée à l’Usine C en avril 2026, Club Sandwich Mayonnaise est une création de Manuelle Légaré, mise en scène par François Bernier. Produite par l’organisme Porte-Parole, la pièce s’inscrit dans le genre théâtre documentaire, tout en s’autorisant une traversée sensible et profondément intime. Elle prolonge, à sa manière, l’élan de l’œuvre de l’humoriste Pierre Légaré — père de Manuelle — en poursuivant ce geste singulier : éclairer, avec lucidité et acuité, les zones troubles de l’existence.

Cette œuvre, véritable pièce porte-voix, s’inscrit comme un documentaire à la fois lucide et bouleversant, qui rejoint l’expérience intime tout en questionnant profondément notre rapport collectif à la fin de vie et à la traversée du deuil.

Sur scène, Manuelle Légaré revient sur la mort de son père, décédé le 5 octobre 2021 à la suite de l’aide médicale à mourir (AMM). Or, ce récit dépasse la seule chronique d’un deuil. Il ouvre un espace où les certitudes se fissurent. Dans la pénombre de la salle, spectatrices et spectateurs deviennent les témoins privilégiés d’une blessure : la solitude existentielle. Par fragments, à travers des scènes reconstituées, Manuelle donne accès à son monde intérieur — un territoire traversé de regrets, de

culpabilité, d’incompréhension, de colère et d’une peine qui persiste.

Et pourtant, quelque chose circule : une forme de pensée en mouvement, fragile et tenace. À l’image de son père, qui savait jongler avec l’absurde au cœur du réel, elle nous convie à habiter avec elle les questions sans réponse. Que signifie accompagner en fin de vie ? Où se loge la dignité ? Comment dire, comment taire, comment rester ? Sa quête devient la nôtre, suspendue entre lucidité et vertige, là où la mort oblige à repenser le vivant.

Sous forme de dialogue, nous souhaitons ici vous transmettre l’essentiel de notre pensée entourant cette œuvre remarquable.

Johanne : Nous venons d’être conviées à un grand rendez-vous avec la vie et la mort dans leur entrelacement le plus intime.

Christine : Et cet entrelacement est porté par une mise en scène d’une grande justesse, qui tisse un équilibre délicat entre le récit intime et la dimension informative. L’expérience de Manuelle nous est présentée au cœur de celle-ci, assez près pour en ressentir la densité humaine, tout en intégrant des repères éclairants sur l’AMM, dans une forme documentaire à la fois accessible, réaliste et incarnée.

Johanne : L’hommage posthume et collectif que l’autrice rend à son père — avec une finesse et une vérité saisissante — ouvre désormais un espace pour les autres. Manuelle nous offre la possibilité de créer, à notre tour, des moments d’une rare intensité, elle nous invite à trouver les mots de la gratitude, à inventer ou réinventer des rituels d’adieu, dans cette séparation ultime où, en dépit d’attentes légitimes demeurées inassouvies, l’amour persiste et se transforme.

Christine : Oui, et au-delà de cela, Johanne, son témoignage participe à normaliser la pluralité des expériences intérieures — pensées, émotions, élans parfois contradictoires. Cela rejoint, avec beaucoup de justesse, ce que je rencontre chez les personnes endeuillées. Manuelle nous montre, avec une grande acuité, combien ce sujet appelle à la délicatesse : chacun vit son deuil singulièrement, et

celui-ci évolue, se déplace, se transforme au cours de la traversée et au-delà.

Johanne : En effet, son témoignage, solidement ancré dans le réel, vient soutenir celles et ceux qui traversent l'épreuve — parents, conjoints, enfants, amis — en leur rappelant l'importance de prendre le temps. Même lorsque celui-ci se fait rare, précisément parce qu'il se fait rare : prendre le temps de préparer, de dire, de transmettre l'essentiel... avant le grand départ.

Christine : Et comment ne pas être ébranlé par cette scène où Manuelle met en dialogue différentes temporalités d'elle-même ? Sur scène, la Manuelle du passé — incarnée par une comédienne — éclate en sanglots et laisse jaillir la douleur, tandis que la Manuelle d'aujourd'hui s'en approche et la console. Comment ne pas être profondément touché par cette rencontre entre ces deux personnages — l'un encore pris dans la tempête, l'autre qui vient doucement à sa rencontre pour apaiser ? Ce moment m'a bouleversée. Le geste de la Manuelle d'aujourd'hui, qui caresse la tête de son double du passé, dans un moment chargé de sens, m'est apparu d'une grande puissance. Il incarne une forme de bienveillance envers soi que je m'efforce moi-même de soutenir en thérapie — ce que je désignerais, dans mon langage clinique, comme une posture interne à la fois soutenance et protectrice. Que je souhaiterais voir mes clientes et clients accéder à un tel instant d'auto-compassion, à cet espace d'accueil de soi.

Johanne : Manuelle possède cet art précieux de raviver en nous le désir de penser, d'approfondir nos rencontres, d'accéder à l'intimité singulière que suscite le processus de mourir — dans toute sa densité, par contraste avec sa possible interruption. Là où, trop souvent, la procédure et le procédé entourant l'aide médicale à mourir risquent, à ce rythme, de banaliser non seulement la mort, mais surtout la traversée du mourir et l'entrée dans le deuil. C'est-à-dire que la banalisation d'un moment aussi crucial — telle qu'elle l'a éprouvé, notamment en l'absence d'un accompagnement soignant à la hauteur — peut entraver profondément le chemin du deuil. Or, à juste titre, Manuelle souligne cette absence d'accompagnement qui aurait pu l'aider à se préparer davantage à l'approche de la mort d'un être

si significatif, à trouver les mots pour dire l'essentiel et à accueillir ceux de son père. Et tout simplement, pour ne pas demeurer seule face à la fin de vie, car là où l'abandon blesse, la présence adoucit la traversée du deuil.

Par l'embrasement de cette pièce, que je souhaite voir vivre et se déployer longtemps encore, Manuelle ouvre là des voies fécondes. Elle rend possible un regard plus vaste, plus humain, dans une société qui peine parfois à percevoir les possibles, là même où tout semble, en apparence, déjà joué. Et toi, Christine, tu me disais avoir apprécié le caractère documentaire de la pièce ?

Christine : Absolument Johanne ! J'ai eu l'impression d'être invitée dans le processus même de Manuelle Légaré. Elle ne nous présente pas une réflexion déjà ficelée : elle pense avec nous. À partir de son expérience, mais aussi en la confrontant à d'autres voix, à d'autres savoirs. L'intime devient alors un point d'entrée vers quelque chose de plus large.

C'est là, pour moi, que le documentaire prend tout son sens. La pièce tisse ensemble le vécu, les données, les paroles de personnes issues de la recherche et de la clinique. Elle ne tranche pas. Elle met en tension. Elle laisse apparaître la complexité de l'aide médicale à mourir, sans chercher à la résoudre. Un projet de thèse doctorale, mené par Simon Lemyre, (B.Sc. M.A.), doctorant en sciences biomédicales (éthique clinique) à l'Université de Montréal, accompagne d'ailleurs la pièce. À partir de questionnaires et de l'écoute des échanges après spectacle, la recherche explore comment le théâtre peut infléchir nos perceptions de l'aide médicale à mourir et ouvrir un espace de dialogue autour de la fin de vie.

Dans ce prolongement, ces échanges après spectacle me sont apparus comme une extension naturelle de la démarche documentaire. Parce que ce qui a été soulevé ne peut pas simplement s'arrêter une fois le rideau tombé. On a besoin d'en parler, de croiser nos points de vue, de penser ensemble, de porter — ensemble — ce qui a été remué.

Toi, Johanne, experte invitée à la suite de la représentation, comment as-tu vécu cette expérience ?

Johanne : Tout d’abord, je tiens à te dire que je suis montée sur scène profondément émue, dans le sillage des acteurs, comme en appelant les mots à venir en moi pour soutenir l’échange avec l’auditoire. Il m’a fallu un certain courage pour initier la discussion — un courage puisé à même celui de Manuelle. Mais plus courageuses encore furent ces personnes qui, les larmes aux yeux, ont osé dévoiler une part d’elles-mêmes — pour certaines dans la douleur encore vive, pour d’autres en résonance profonde avec l’expérience de Manuelle, et pour d’autres encore, avec le souvenir prégnant d’un rare moment d’apaisement, suspendu entre les mailles de la vie et de la mort.

Christine : Ton propos, Johanne, après la pièce, a véritablement ouvert la parole. J’ai été touchée par les témoignages des personnes dans la salle, qui venaient faire écho à celui de Manuelle, chacun à leur manière. On y percevait toute la force de l’auto-dévoilement — non pas comme un épanchement, mais comme une façon de rendre un vécu partageable, de faire résonner quelque chose, même si cela diffère d’une personne à l’autre.

Est-ce que ce n’est pas, au fond, ce dont on a besoin ? De se sentir un peu moins seuls face à la mort ? Face à toutes ces questions sans réponse qui, néanmoins, méritent d’être explorées et partagées, car leur fécondité réside dans l’émergence de nouvelles interrogations. L’une d’entre elles persiste : pourquoi le Québec se distingue-t-il autant par le recours à l’aide médicale à mourir ?

Je trouve dommage que la pièce soit déjà terminée. Je n’hésiterais pas à la revoir. Et si j’en avais eu la possibilité, j’aurais assisté à plusieurs représentations, simplement pour rester dans ces échanges-là — pour continuer d’entendre le vécu des gens et prolonger, ensemble, cette réflexion, dans ce geste si légaréen d’explorer sans clore.

Johanne : J’ai de bonnes nouvelles à ce sujet. La pièce sera à nouveau présentée en région au printemps 2027. Par ailleurs, dans la foulée de certains articles — notamment celui de Josée Legault (édition du 24 avril) — la possibilité qu’un réseau de télévision filme et diffuse cette œuvre d’intérêt social a été évoquée.

En conclusion, Christine, l’art me paraît être un vecteur privilégié d’information, de soutien et parfois de profonde consolation dans l’expérience du deuil. Le théâtre « porte-parole », en donnant corps à une histoire vécue dans laquelle il devient possible de se reconnaître, déploie une puissance d’impact singulière, complémentaire à celle du livre qui tente de cerner l’indicible. Je le précise ici, tant les réalités mises en présence appellent à la délicatesse : l’aide médicale à mourir, la vulnérabilité de l’être en fin de vie, et la solitude de celui ou celle qui demeure avec son chagrin — autant d’expériences qui gagnent à être approchées avec attention, et peut-être, traversées un peu moins seules.

DÉCLARATION

Les autrices déclarent ne pas avoir de conflits d’intérêts, incluant les relations de nature financière et non financière, associés à cette publication.